

Ce volume étudie la présence d'écritures juives dans le vide laissé par l'extermination, un vide qui est à la fois contourné et amplifié par celles-ci. La question qui se pose est justement s'il existe une judéité, ou des judéités, qui continuent à s'exprimer par des voies littéraires et quel est leur rapport avec une tradition en mal de transmission. L'on pourrait parler d'une littérature qui se fait avec le « sans », avec l'absence, le manque, mais qui renouvelle sans cesse ses interrogations, ses doutes, ses remords, son émotion. C'est une littérature qui « contourne l'identité », c'est-à-dire qu'elle lui donne, à la fois, une forme courbe et compliquée (en la créant, en la travaillant, en la dessinant, en la déformant) et la détourne par artifice, en percevant, dans l'essence même des contours qu'on essaie de lui donner, des enfermements dangereux. Jabès, Cohen, Doubrovsky, Perec, Modiano, Grumberg, Cixous, Weitzmann, Levi, Bassani : tous ces auteurs explorent les contours flous de cette identité problématique. Les contributeurs du volume, spécialistes des écritures de la judéité, ont essayé d'en explorer et d'en révéler les facettes cachées.

Ce livre a été conçu à partir d'une Journée d'études qui a eu lieu à l'Université de Vérone le 2 février 2017. Il représente le couronnement d'une série de réflexions mûries lors des séances du séminaire doctoral "L'Alphabet de la Shoah". *Memoria e narrazione* qui se tient à l'Université de Vérone depuis septembre 2014, organisé par Rosanna Gorris Camos, Professeur de Littérature française à l'Université de Vérone, et par les deux directrices du volume.

FRANCESCA DAINESE est docteur de l'Université de Vérone et de l'Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle. Elle a soutenu sa thèse *À chacun sa cicatrice : écritures de l'identité chez Romain Gary, Georges Perec et Patrick Modiano* sous la direction de Rosanna Gorris Camos et de Bruno Blanckeman. Ses recherches portent sur les thématiques identitaires et sur leur présence dans la littérature française et italienne. Actuellement elle est post-doctorante à l'Université de Vérone et elle enseigne à la Fondazione Università di Mantova.

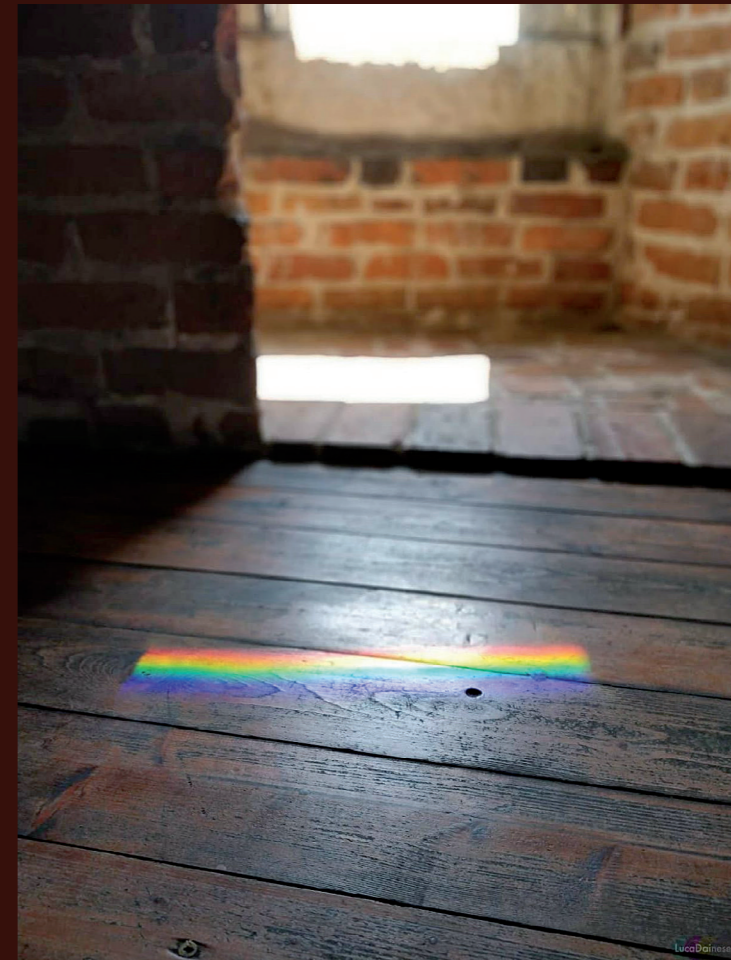
ELENA QUAGLIA est docteur de l'Université de Vérone et de l'Université Paris Nanterre. Elle a soutenu sa thèse *L'identité juive en question : Irène Némirovsky, Patrick Modiano, Marc Weitzmann* sous la direction de Rosanna Gorris Camos et de Dominique Viart. Ses recherches ont été soutenues par la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Elle est lauréate 2017 du Prix Jeunes Chercheurs de la Fondation des Treilles. Elle est spécialiste de l'œuvre d'Irène Némirovsky et des rapports entre littérature et judéité.

Francesca Dainese et Elena Quaglia (dir.)

Contourner le vide : écriture et judéité(s) après la Shoah

# Contourner le vide : écriture et judéité(s) après la Shoah

sous la direction de  
Francesca Dainese et Elena Quaglia







Scuola di Dottorato in Scienze Umanistiche  
Università degli Studi di Verona

*Contourner le vide :  
écriture et judéité(s) après la Shoah*

sous la direction de  
Francesca Dainese et Elena Quaglia



Giuntina

Ce volume, publié grâce au soutien de l'École Doctorale de Scienze Umanistiche de l'Université de Vérone, a été conçu à partir de la Journée d'études intitulée « Judéités sans judaïsme après la Catastrophe », puis élargi à d'autres contributions. La Journée rentre dans le cadre du séminaire "*L'Alphabet de la Shoah*". *Memoria e narrazione*, soutenu par le Doctorat en Letterature Straniere, Lingue e Linguistica et qui se déroule à l'Université de Vérone depuis septembre 2014.

Copyright © 2020 Scuola di Dottorato di Scienze Umanistiche  
dell'Università degli Studi di Verona  
Casa Editrice Giuntina  
Via degli Artisti 6/i, Firenze  
[www.giuntina.it](http://www.giuntina.it)

Photo de couverture : Auschwitz, septembre 2018, Luca Dainese TM

ISBN 978-88-8057- 839-0

## TABLE DES MATIÈRES

Francesca Dainese, Elena Quaglia, <i>Introduction. Pourquoi la judéité ?</i> . . . . .	7
Maxime Decout, <i>Edmond Jabès : l'alphabet contre la Shoah</i> . . . . .	15
Clara Lévy, <i>Attachement flamboyant et virulence critique : la judéité sans judaïsme d'Albert Cohen</i> . . . . .	29
Nelly Wolf, « <i>Pas ma langue</i> » : <i>la présence-absence du yiddish dans l'œuvre de Serge Doubrovsky</i> . . . . .	43
Francesca Dainese, <i>Perec et la j(e)udéité, premiers écrits</i> . . . . .	53
Bruno Blanckeman, <i>La gorge nouée (sur quelques romans de Patrick Modiano et quelques chansons de Barbara)</i> . . . . .	61
Jean-Paul Dufiet, <i>Le discours de la judéité chez Jean-Claude Grumberg</i> . . . . .	69
Annelies Schulte Nordholt, <i>Hélène Cixous et l'écriture de la postmémoire (Gare d'Osnabrück à Jérusalem)</i> . . . . .	81
Elena Quaglia, <i>Ulysse, le menteur : la judéité face au négationnisme, de Primo Levi à Marc Weitzmann</i> . . . . .	95
Alberto Cavaglion, <i>Giorgio Bassani, la storia e il paesaggio</i> . . . . .	101
<i>Bibliographie essentielle</i> . . . . .	113



## Introduction

### *Pourquoi la judéité ?*

FRANCESCA DAINESE, ELENA QUAGLIA

Io sono ebreo come anagrafe, vale a dire che sono iscritto alla Comunità Israelitica di Torino, ma non sono praticante e neppure sono credente. Sono però consapevole di essere inserito in una tradizione e in una cultura. Io uso dire di sentirmi italiano per tre quarti o per quattro quinti, a seconda dei momenti, ma quella frazione che avanza, per me è piuttosto importante.<sup>1</sup>

*Primo Levi*

Pourquoi la judéité ? Nous savons qu'Albert Memmi, en créant ce mot en 1962,<sup>2</sup> voulait surtout remplir un vide, celui d'une identité juive qui ne se définissait plus dans une religion ou dans une communauté, mais qui demeurait présente, malgré tout, malgré l'extermination. Hors du religieux, selon Sartre, le Juif ne restait tel qu'aux yeux de l'antisémite.<sup>3</sup> Et d'ailleurs « juif » avait longtemps sonné comme une infamie, lancée à la deuxième personne contre l'accusé : Jean-Claude Milner rappelle justement que parmi les premiers mots qu'on adresse à Primo Levi dans les camps il y a la phrase « Du Jude kaputt », « tu ebreo spacciato ». <sup>4</sup> L'antisémitisme a défini une identité en négatif jusqu'au point de vouloir la supprimer. Après la Shoah se pose donc le problème de réinvestir cette identité de significations positives, mais cela est d'autant plus difficile à cause de liens communautaires effilochés et d'une sécularisation héritée du processus d'assimilation qui avait d'ailleurs montré sa faillite.

Nous avons donc proposé pour ce volume un titre visant à souligner la présence d'écritures juives dans le vide laissé par l'extermination, un vide qui est à la fois contourné et amplifié par celles-ci. La question qui se pose est justement s'il existe une judéité, ou des judéités, qui continuent à s'exprimer par des voies littéraires et quel est leur rapport avec une tradition en mal de transmission. L'on pourrait parler, comme le fait Philippe Zard, de « judaïsmes non canoniques » ou « recomposés » ou « apocryphes ». <sup>5</sup> Sans doute, la littérature (l'art en général) est le lieu d'une tentative

---

<sup>1</sup> Domenico Luce, *Il suono e la mente*, in Primo Levi, *Conversazioni e interviste 1963-1987*, Marco Belpoliti (dir.), Einaudi, Turin 1997, p. 37.

<sup>2</sup> Cf. Albert Memmi, *Portrait d'un Juif*, Gallimard « Folio », Paris 2003 [1962], p. 29.

<sup>3</sup> Cf. Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Gallimard « Folio essais », Paris 1985 [1946].

<sup>4</sup> Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Einaudi « Nuovi coralli », Turin 1971 [1958], p. 59. Cf. pour la réflexion sur le nom juif à la deuxième personne Jean-Claude Milner, *Le Juif de savoir*, Grasset, Paris 2006, p. 140.

<sup>5</sup> Philippe Zard, *De Shylock à Cinoc. Essai sur les judaïsmes apocryphes*, Classiques Garnier,



de recomposition d'une identité qui se fait en rassemblant les pièces éparses de ce qui reste, d'un héritage déficitaire, mais qui continue d'être transmis, travesti, réinvesti. L'écriture porte la marque d'un résidu de transmission, qui se dépose, après décanation, au fond liquide de l'identité : la mémoire se sédimente, résiste à l'érosion définitive et devient une mémoire à garder, puis à restituer. L'on pourrait parler d'une littérature qui se fait avec le « sans », avec l'absence, le manque, mais qui renouvelle sans cesse ses interrogations, ses doutes, ses remords, son émotion.

À ce propos, nous avons choisi d'utiliser dans notre titre le verbe « contourner ». Le concept de *contournement* implique, dans le domaine identitaire, une stratégie d'évitement d'un obstacle ou de refus d'une stigmatisation provenant d'autrui.<sup>6</sup> Pourtant, nous nous référons ici à l'étymologie du verbe contourner, qui revêt une signification plus complexe. À notre sens, « contourner l'identité » serait, à la fois, donner une forme courbe et compliquée à un projet existentiel (en la créant, en la travaillant, en la dessinant, en la déformant) et la détourner par artifice, en percevant, dans l'essence même des contours qu'on essaie de lui donner, des enfermements dangereux.

Les tentatives de recomposition identitaire analysées dans ce volume sont plurielles – judéités, nous le soulignons dans notre titre – car en principe toute œuvre littéraire correspond à une entreprise de découverte de soi intime et singulière. Toutefois, nous avons voulu rassembler ces contributions sur des auteurs parfois très différents entre eux, pour montrer comment leurs voix se rejoignent autour d'une tentative d'habiter l'espace vide laissé par la Shoah, chacune à sa façon.

La judéité travaille ces écritures aussi bien sur un plan identitaire – aux racines souvent autobiographiques – que sur un plan esthétique, car elle agit souvent dans les textes en tant que foyer de contradictions, mettant en scène une dialectique constante entre appartenance et fuite des origines. Avouée et renié, manifeste ou cachée, inscrite dans la forme même du texte ou laissant paraître seulement des traces ou des symptômes... il s'agit finalement de suivre la judéité dans tous les sens par lesquels elle se décline.<sup>7</sup>

Ce volume a été conçu à partir de la Journée d'études intitulée « Judéités sans Judaïsme après la Catastrophe », mais en est aussi un prolongement. Organisée par Francesca Dainese et Elena Quaglia, dans le cadre du Doctorat dirigé par Rosanna Gorris Camos, la Journée a eu lieu à l'Université de Vérone le 2 février 2017. Le projet de la Journée est issu d'une série de réflexions mûries lors du séminaire « *L'Alphabet de la Shoah* ». *Memoria e narrazione*, qui se déroule à l'Université de Vérone depuis septembre 2014, à l'initiative des trois mêmes organisatrices. Ce séminaire a vu la participation de la plupart des contributeurs du volume,<sup>8</sup> dont les recherches

---

Paris 2017, p. 400.

<sup>6</sup> Cf. par exemple Isabel Taboada Leonetti, « Stratégies identitaires et minorités dans les sociétés pluriethniques », *International Review of Community Development*, 21, 1989, pp. 95-107.

<sup>7</sup> Cf. pour ces réflexions le texte fondateur de Maxime Decout, *Écrire la judéité. Enquête sur un malaise dans la littérature française*, Champ Vallon, Seyssel 2015.

<sup>8</sup> Les intervenants au séminaire de 2014 à 2019 ont été Dominique Viart, Andrea Zinato, Enrico Mattioda, Elena Quaglia, Maxime Decout, Jean-Paul Dufiet, Bruno Blanckeman, Cinzia De Lotto, Manuel Boschiero, Damiano De Pieri, Vera Gajiu, Nelly Wolf, Christelle Reggiani, Susan Suleiman, Clara Lévy, David Bellos et Philippe Zard, cf. <http://www.cinquecentofrancese.it/index.php/archivio/322-l-alphabet-de-la-shoah-memoria-e-narrazione-calendario-completo-verona-2014-2019>

sur le thème de la judéité sont ainsi rassemblées. Il s'agit d'un thème qui, en 2014, était encore très peu traité par la critique universitaire, mais qui suscite maintenant un intérêt grandissant. Ces actes, avec les contributions de nombreux spécialistes, se proposent donc de dresser une sorte d'état des lieux de la question, pas exhaustif certes, mais permettant à la fois de faire le point sur un champ critique et d'explorer de nouvelles pistes de recherche.

Cette exploration commence par l'œuvre d'Edmond Jabès (1912-1991), qui, dans son *Livre des questions*,<sup>9</sup> récupère le lien biblique du Juif à la lettre et essaie de le mettre en scène par l'écriture – une écriture fragmentaire, dans laquelle la poésie se mêle à la réflexion et les voix se multiplient, à la manière des textes rabbiniques. Ainsi, Maxime Decout, dans son article « Edmond Jabès, l'Alphabet contre la Shoah »,<sup>10</sup> nous présente la figure d'un écrivain qui cherche à « réinventer » sa judéité, non pas à partir des cendres d'Auschwitz, mais en se servant de la *Torah*, du *Talmud* et de la *Kabbale*, à la fois comme « principe esthétique et [...] principe existentiel »<sup>11</sup> reconstruc-teur. Decout montre comment la lutte d'Edmond Jabès contre la barbarie nazie se joue alors au niveau de l'Alphabet. Face à la destruction du nom juif, l'écriture permet « le sauvetage du signe, le sauvetage de Dieu, [...] le sauvetage de l'être ». <sup>12</sup>

À la réinvention poétique des textes sacrés du Judaïsme faite par Jabès pourrait correspondre l'œuvre d'Albert Cohen (1895-1981), qui, avant et après la Shoah, incarne la Loi juive dans ses personnages à l'humanisme contradictoire, en particulier dans son héros Solal.<sup>13</sup> Tant pour Jabès que pour Cohen, le judaïsme s'inscrit dans le texte, mais pas de manière orthodoxe : il est l'objet d'un réinvestissement, d'une réécriture qui va aussi dans des directions différentes chez les deux auteurs.

Chez Jabès, c'est surtout la forme du texte qui est travaillée par la dimension juive. Au contraire, chez Cohen, la judéité se manifeste, au niveau thématique, dans « la tension constante entre l'Orient et l'Occident » et, ensuite, « dans la ferveur païenne, mais mâtinée de judaïsme, manifestée par l'auteur et son héros », comme le remarque Clara Lévy dans son article.<sup>14</sup> Entre renversement des valeurs et déformations des stéréotypes identitaires, Cohen se montre critique aussi bien au sujet de la culture et de la tradition juives – qu'il dépeint parfois même par des tonalités antisémites – qu'envers les mœurs occidentales. La judéité de l'écrivain se révèle alors par son aspect foncièrement ambigu, à la fois avec et contre le judaïsme, entre la revendication des origines et l'éloignement de la religion juive.<sup>15</sup>

<sup>9</sup> Edmond Jabès, *Le Livre des questions*, I, Gallimard « L'imaginaire », Paris 2010 [1963] et *Le Livre des questions*, II, Gallimard « L'imaginaire », Paris 1991 [1967].

<sup>10</sup> Maxime Decout, « Edmond Jabès, l'Alphabet contre la Shoah », *infra*, pp. 15-27. M. Decout approfondit dans cet article les réflexions pionnières sur le rapport entre écriture et judéité chez Jabès menées par Jacques Derrida dans *L'Écriture et la différence*, Seuil « Tel Quel », Paris 1967, pp. 99-116.

<sup>11</sup> *Ivi*, p. 15.

<sup>12</sup> *Ivi*, p. 26.

<sup>13</sup> Solal est le héros des quatre romans d'Albert Cohen : *Solal*, Gallimard, Paris 1930 ; *Mangeclous*, Gallimard, Paris 1938 ; *Belle du Seigneur*, Gallimard, Paris 1990 [1968] ; *Les Valeureux*, Gallimard, Paris 1969.

<sup>14</sup> Clara Lévy, « Attachement flamboyant et virulence critique : la judéité sans judaïsme d'Albert Cohen », *infra*, pp. 29-42.

<sup>15</sup> Sur le rapport entre Cohen et la judéité voir aussi M. Decout, *Albert Cohen : les fictions de la judéité*, Classiques Garnier, Paris 2011.

Des auteurs comme Georges Perec et Serge Doubrovsky – nés en France peu de temps avant la guerre –, mais aussi comme Patrick Modiano – né juste après –, sont très éloignés de la récupération du judaïsme opérée, bien que de manière absolument personnelle, par Jabès et Cohen. La judéité, dans leurs œuvres, est caractérisée par l'absence apparente d'un héritage, ou par un héritage renié ou tourmenté : elle s'inscrit donc dans les textes par des traces, plus ou moins souterraines.<sup>16</sup>

Ainsi Nelly Wolf s'engage à suivre dans son article la présence de la langue *yiddish* dans l'œuvre<sup>17</sup> de Serge Doubrovsky (1928-2017), en analysant le rapport que ce dernier entretient avec sa « judéité d'assignation ». <sup>18</sup> Échappé aux déportations, l'écrivain n'a de cesse de répéter, dans ses récits autofictifs, des scènes de persécution de la période de l'enfance, caractérisée par l'imposition de l'étoile jaune et par la présence de la langue *yiddish*, parlée par tous les membres de sa famille, à l'exception de lui-même et de sa mère francophone. Selon Wolf, la présence du *yiddish*, dans les romans de Doubrovsky, « permet non seulement de nouer une problématique identitaire, mais de l'historiciser et de la politiser ». <sup>19</sup> En effet, les mots de cette langue représentent à la fois des « signes d'appropriation » et des « marques d'éloignement » <sup>20</sup> par rapport à la culture originaire. Cette dernière, aussi accueillante qu'hostile envers le jeune Serge, est pourtant inscrite dans son histoire et dans son nom. Bien que le rapport avec la « judéo-langue » <sup>21</sup> du père évolue au cours des récits de Serge Doubrovsky, après *Fils*, elle se superpose, « par sa présence-absence », « à la définition d'une judéité sans judaïsme ». <sup>22</sup>

Le lien de Georges Perec (1936-1982) avec ses origines juives a d'abord été étudié surtout au sujet de ses ouvrages les plus ouvertement autobiographiques, comme *W ou le souvenir d'enfance* et *Ellis Island*.<sup>23</sup> Toutefois, la critique a su, au fil du temps, décrypter et finalement mettre en évidence un intertexte masqué et pourtant obsédant, qui renvoie à la recherche d'une identité juive dans presque toute sa production littéraire. <sup>24</sup> C'est une judéité qui se dit comme rémanence, comme identité en creux, qui persiste malgré l'absence de souvenirs d'enfance, malgré la mort à Auschwitz de la mère. Ainsi, Francesca Dainese suit les traces de la judéité de Perec

<sup>16</sup> Voir à ce sujet par exemple l'article de Philippe Zard « Fantômes de judaïsme. Spectres juifs chez Georges Perec et Patrick Modiano », *Pardès*, 45, 2009, pp. 123-135.

<sup>17</sup> Notamment de *La Dispersion*, Mercure de France, Paris 1969 à *Le Monstre*, Grasset et Fasquelle, Paris 2014.

<sup>18</sup> Nelly Wolf, « "Pas ma langue" : la présence-absence du yiddish dans l'œuvre de Serge Doubrovsky », *infra*, pp. 43-51, p. 43.

<sup>19</sup> *Ivi*, p. 44.

<sup>20</sup> *Ivi*, p. 45.

<sup>21</sup> *Ivi*, p. 46.

<sup>22</sup> *Ivi*, p. 50. Sur le rapport entre Doubrovsky et la judéité voir aussi Nurit Levy, *L'Intellectuel juif entre histoire et fiction. S. Doubrovsky, Ph. Roth, A.B. Yehoshua*, Classiques Garnier, Paris 2015 et Patrick Saveau, *Serge Doubrovsky ou l'écriture d'une survie*, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon 2011.

<sup>23</sup> Cf. parmi les études pionnières les plus significatives Marcel Bénabou, « Perec et la judéité », *Cahiers Georges Perec*, 1, 1985, pp. 15-30.

<sup>24</sup> Voir notamment les recherches de Claude Burgelin. À titre d'exemple on peut citer Claude Burgelin, « Perec et la judéité : une transmission paradoxale », in *La Shoah dans la littérature française*, Myriam Ruzniewski-Dahan et Georges Bensoussan (dir.), *Revue d'Histoire de la Shoah*, 176, septembre-décembre 2002, pp. 167-182.

à rebours, dans deux de ses premières œuvres, *L'Attentat de Sarajevo* (1957)<sup>25</sup> et *Le Condottière* (1960) :<sup>26</sup> encryptées, de manière parfois inconsciente, ces traces deviennent parlantes à la lumière des intertextes plus tardifs. Comme ses héros, Perec n'atteindra sa propre vérité qu'à la suite d'une marche harassante, « après des années et des années de recherche et de création, tâtonnant, s'essoufflant, repartant, pour la dixième, pour la vingtième, pour la centième fois ».<sup>27</sup> À bien des égards, ces récits de jeunesse représentent une première esquisse de la future poétique de Perec, qui fait du « tâtonnement » à la fois un travail d'exploration intime et une pratique d'écriture.

L'œuvre de Patrick Modiano (1945-) constitue un parcours tant personnel que collectif à partir d'une judéité paradoxale vers la prise en compte d'un vide identitaire qui fait sens. *Dora Bruder* est justement le résultat de cette quête dans le vide, qui marque la littérature des générations d'après et qui a valu à l'écrivain le Prix Nobel de littérature.<sup>28</sup> Dans son article, « La Gorge nouée »,<sup>29</sup> Bruno Blanckeman tisse une comparaison entre l'œuvre romanesque de Modiano et les chansons de Barbara (1930-1997), à partir d'un effet « d'irrésolution poétique »<sup>30</sup> commun chez les deux auteurs, qui trouve son origine dans une enfance trouble et dans les décombres de la Seconde Guerre mondiale. Fils d'un Juif collaborateur, Modiano n'a de cesse de revenir, dans ses romans, à la période de l'Occupation et de la persécution antisémite. Ainsi, Blanckeman souligne comment, chez l'écrivain, cette mémoire prénatale hante le présent de l'écriture et tient lieu de « judéité substitutive »,<sup>31</sup> s'inscrivant dans un système d'ellipses et de répétitions obsédantes. D'ailleurs, dans ses chansons, Barbara montre également un rapport problématique avec ses origines juives, objet d'un refoulement : forcée de se cacher dans la période 1939-45, la chanteuse transpose son enfance dans un univers parallèle, mais également sombre, auquel elle prête sa voix à perpétuité, comme par condamnation. La métaphore de la gorge nouée symbolise la manifestation du spectre du traumatisme, chez les deux auteurs, entre censure et résurgence, à la croisée de l'histoire personnelle et de l'histoire collective.

La génération des enfants cachés, dont font partie Doubrovsky, Perec et Barbara,<sup>32</sup> s'exprime aussi au théâtre.<sup>33</sup> C'est le cas de Jean-Claude Grumberg (1939-) qui a assisté à la déportation sans retour de son père. Ce traumatisme originaire marque

<sup>25</sup> G. Perec, *L'Attentat de Sarajevo*, avec préface de C. Burgelin, Seuil, Paris 2016.

<sup>26</sup> G. Perec, *Le Condottière*, avec préface de C. Burgelin, Seuil, Paris 2012.

<sup>27</sup> Francesca Dainese, « Perec et la J(e)udéité, premiers écrits », *infra*, pp. 53-60.

<sup>28</sup> Voir sur l'œuvre de Modiano notamment le travail de B. Blanckeman, *Lire Patrick Modiano*, Armand Colin, Paris 2009.

<sup>29</sup> B. Blanckeman, « La Gorge nouée (sur quelques romans de Patrick Modiano et quelques chansons de Barbara) », *infra*, pp. 61-67.

<sup>30</sup> *Ivi*, p. 61.

<sup>31</sup> *Ivi*, p. 62.

<sup>32</sup> Sur cette génération d'écrivains voir le travail de Susan Suleiman, notamment « The 1.5 Generation : Thinking About Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, 59, 3, 2002, pp. 277-295 et *Crises of Memory and the Second World War*, Harvard University Press, Cambridge MA 2006.

<sup>33</sup> Sur les rapports entre théâtre et génocide, voir Jean-Paul Dufiet, *Le Premier théâtre de la Shoah*, Forum, Trente 2012.

en creux son œuvre, se montrant par exemple dans une pièce comme *L'Atelier*.<sup>34</sup> Grumberg explore cet héritage jouant du comique ou de la satire, dans des pièces à la construction classique, bien que sa judéité se dise, paradoxalement, à partir de la persécution, comme une hantise effrayante. Jean-Paul Dufiet concentre notamment son analyse sur une pièce contemporaine, dont le titre original, *Pour en finir avec la question juive*,<sup>35</sup> semble constituer un clin d'œil à l'antisémitisme. Pourtant, toute la pièce se consacre, de manière désopilante, à montrer et à démonter l'idée d'une judéité qui risque de se définir seulement face à ceux qui veulent la détruire. En effet, Grumberg n'aime se définir « juif » que « hors de tout contenu religieux, social ou historique »,<sup>36</sup> refusant même la définition d'athée (qui implique encore un rapport au judaïsme). Ainsi, ses pièces témoignent de l'indifférence pour la tradition et la religion juives. Si le dramaturge s'interroge sur des questions désormais devenues célèbres : « qu'est-ce qu'un Juif ? » et « qu'est-ce qu'être juif ? », il le fait du point de vue des judéophobes. Enfin, Dufiet montre comment, chez Grumberg, l'humour (juif ?) renverse tout stéréotype identitaire : « il est en même temps possible et impossible de dire ce qu'est un Juif et de réduire l'autre au même ». <sup>37</sup>

Chez les générations d'après la Shoah, écrire la judéité correspond souvent à suivre les traces d'un passé que l'on ne connaît que partiellement et de manière fragmentaire.<sup>38</sup> C'est le cas d'Hélène Cixous (1937-), qui aborde ce sujet dans le roman autobiographique *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, dont Annelies Schulte Nordholt fait l'analyse.<sup>39</sup> Revenir à Osnabrück, ville que sa mère et sa grand-mère ont fuie, à la suite des persécutions nazies, représente pour Cixous une sorte de rite de passage qui l'amène à se réapproprier son histoire et sa judéité : ainsi, pour l'écrivaine qui n'a presque aucune notion du judaïsme, « aller à Osnabrück, c'est comme aller à Jérusalem, c'est trouver et perdre » à la fois une « ville-promise », « une ville-ruine » et une « terre-promise ». <sup>40</sup> Schulte Nordholt analyse le roman de Cixous à la lumière du paradigme de la postmémoire de Marianne Hirsch. <sup>41</sup> La chercheuse repère ainsi dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* les traces d'une mémoire par procuration, quasiment fictionnelle. Ainsi, c'est par le biais de l'imagination que les souvenirs fragmentaires du passé et les vieilles photographies prennent vie et sens : la ville natale de Cixous, Oran, se superpose à la ville de la mère et l'image de cette dernière se confond avec celle de la narratrice. La judéité est finalement ressentie et revendiquée comme un devoir de mémoire et un hommage « nécessaire » au passé douloureux.

<sup>34</sup> Jean-Claude Grumberg, *L'Atelier*, Actes Sud, Arles 1999 [1979]

<sup>35</sup> J.-C. Grumberg, *Pour en finir avec la question juive*, Actes Sud, Arles 2013.

<sup>36</sup> Jean-Paul Dufiet, « Le Discours de la judéité chez Jean-Claude Grumberg », *infra*, pp. 69-80.

<sup>37</sup> *Ivi*, p. 80.

<sup>38</sup> Sur les « générations d'après » voir le travail d'Annelies Schulte Nordholt, *Perec, Modiano, Raczymow. La génération d'après et la mémoire de la Shoah*, Rodopi, « Faux titre », Amsterdam-New York 2008.

<sup>39</sup> Hélène Cixous, *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, Galilée, Paris 2016.

<sup>40</sup> Annelies Schulte-Nordholt, « Hélène Cixous et l'écriture de la postmémoire (Gare d'Osnabrück à Jérusalem) », *infra*, pp. 81-93.

<sup>41</sup> Cf. Marianne Hirsch, *Family frames. Photography, Narrative and Postmemory*, Harvard University Press, Cambridge 1997 et *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture After the Holocaust*, Columbia University Press, New York 2012.

Pour sa part, Marc Weitzmann explore un héritage qui est, en premier lieu, intertextuel. Dans son texte le plus controversé, intitulé *Chaos*,<sup>42</sup> l'auteur, né en 1959, réfléchit à une question centrale pour la définition de la judéité contemporaine, c'est-à-dire la diffusion des thèses négationnistes : il le fait dans un dialogue ininterrompu avec l'œuvre de Primo Levi, le témoin par excellence, comme l'affirme Agamben.<sup>43</sup> C'est donc à travers une mise en question de l'éthique du témoignage des camps, à travers une interrogation périlleuse de l'héritage de la Shoah, que Weitzmann explore son propre héritage juif. Elena Quaglia suit les détours des réflexions, parfois troubles, de l'écrivain, à la lumière de la figure mythologique d'Ulysse, figure paradoxale par excellence, en tant qu'emblème, à la fois, de la connaissance et du mensonge.<sup>44</sup>

Nous avons également accueilli dans notre volume une contribution en italien,<sup>45</sup> dans laquelle Alberto Cavaglione trace un portrait passionnant de Giorgio Bassani (1916-2000), écrivain italien d'origine juive, auteur du célèbre roman *Il Giardino dei Finzi-Contini*.<sup>46</sup> Cavaglione nous montre l'attachement de Bassani pour l'histoire de son temps, dont il a été un témoin indéfectible. En fait, il est l'un des premiers écrivains à dénoncer le soutien de la bourgeoisie juive et des intellectuels juifs au régime fasciste de Benito Mussolini – avant les lois raciales de 1938 –. De plus, il dénonce le caractère paradoxal de l'antisémitisme fasciste et les contradictions de l'Italie d'avant et d'après-guerre. Dans l'article « Giorgio Bassani, la storia e il paesaggio », émergent la passion documentaire de Bassani, son estime pour la méthode historiographique de Benedetto Croce, aussi bien que sa connaissance de la presse internationale. C'est en effet par la médiation de la *nrf* qu'il entre en contact avec la pensée de Trotski, qui l'amène à prévoir les conséquences tragiques de la politique du fascisme. Dans la deuxième partie de son article, Cavaglione souligne comment Bassani se sert de la description du paysage pour faire ressortir le détachement du judaïsme orthodoxe des familles juives italiennes d'avant-guerre. Comparée à l'étrange sacralité des cimetières abandonnés, la judéité ne se vit qu'en creux, comme « quelque chose de plus intime », qui permet un contact avec les ancêtres, sans pourtant les faire revivre.

C'est donc un chant à la fois choral et dissonant que les voix juives de ces auteurs de l'après-Shoah contribuent à créer. Le but de ce recueil d'articles est celui de les faire entendre, tant dans leurs spécificités que dans leurs traits communs. Il est toujours question d'un héritage, d'une transmission que la Catastrophe n'a fait que couper ultérieurement, après la diaspora et l'assimilation des Juifs européens. L'écriture se fait ainsi le lieu d'une reconstruction des liens, parfois très faibles, parfois plus solides : la tradition est tantôt reniée, tantôt cachée, tantôt réinventée, jamais oubliée.

<sup>42</sup> Marc Weitzmann, *Chaos*, Gallimard « Folio », Paris 1999 [1997].

<sup>43</sup> Giorgio Agamben, *Quel che resta di Auschwitz. L'archivio e il testimone*, Bollati e Boringhieri, Turin 1998, p. 14 : « Un tipo perfetto di testimone è Primo Levi ».

<sup>44</sup> Cf. Elena Quaglia, « Ulysse, le menteur : la judéité face au négationnisme, de Primo Levi à Marc Weitzmann », *infra*, pp. 95-100.

<sup>45</sup> Cf. Alberto Cavaglione, « Giorgio Bassani, la storia e il paesaggio », *infra*, pp. 101-112. Sur les rapports entre littérature italienne et judéité voir par exemple : A. Cavaglione, *Verso la Terra Promessa: scrittori italiani a Gerusalemme da Matilde Serao a Pier Paolo Pasolini*, Carocci, Rome 2016.

<sup>46</sup> Giorgio Bassani, *Il Giardino dei Finzi Contini*, Einaudi, Turin 1962.

L'écriture véhicule ainsi des judéités qui essaient de se dire à partir d'une privation : non tant sans judaïsme, mais plutôt avec son absence, qui peut aussi redevenir une présence par la récupération d'une langue, d'une cadence, d'une forme textuelle.

Des bribes, certes, mais qui peuvent faire sens, un « sens sans ».

*Avant de laisser la parole aux différentes voix juives des auteurs étudiés dans ce volume, nous tenons à remercier de tout cœur Rosanna Gorris Camos, Professeur de Littérature Française à l'Université de Vérone, qui a contribué de manière fondamentale à la conception et à la réalisation de la Journée d'études « Judéités sans judaïsme après la Catastrophe » du 2 février 2017, dont ce livre est le couronnement. À partir de 2014, elle a projeté et animé avec nous le séminaire "L'Alphabet de la Shoah". Memoria e narrazione, qui est à l'origine de la Journée d'études, et qui est toujours actif. Nous lui en sommes infiniment reconnaissantes. De la même manière, nous remercions Arnaldo Soldani, Directeur de l'École Doctorale en Scienze Umanistiche de l'Université de Vérone pour l'enthousiasme qu'il a montré pour nos projets, dès leurs débuts, et pour sa contribution déterminante pour les mettre en œuvre. Nous remercions enfin tous ceux qui ont bien voulu apporter leur contribution à ces réflexions, dont nous espérons que naîtront d'autres questions et d'autres recherches.*